

vent jamais de la chute du trône auquel elles s'adossent. Son grand-père ayant entretenu une correspondance avec Jacques II, lors de l'exil de ce prince à Saint-Germain-en-Laye, fut enfermé au fond d'un cachot à la tour de Londres, où il mourut après douze ans de captivité. On confisqua la moitié de ses biens ; l'autre moitié après d'innombrables procès devant toutes les cours d'Angleterre passa morcelée et appauvrie au descendant du malheureux qui avait payé par la spoliation, la détention et la mort son imprudente fidélité.

A l'avènement de la reine Anne au trône de l'usurpateur Guillaume, les partisans de la famille des Stuarts se persuadèrent facilement que cette princesse, fille aînée de Jacques II, ménagerait avec habileté une voie de retour à son frère, Jacques III. Entraînés dans cette croyance, les jacobites tramèrent ouvertement des conspirations en faveur de la dynastie exilée ; mais toutes échouèrent. Protestante, la reine Anne, non seulement continua l'usurpation dont elle avait hérité, mais elle la raffermirait encore par l'acte en vertu duquel elle assura la succession à la princesse Sophie, douairière de Hanovre. Ce fut même sous son règne que l'Ecosse cessa définitivement d'être un état distinct et devint un simple département administratif de l'Angleterre. Tant qu'elle vécut les partisans des Stuarts, déguisés sous le nom de tories, ne furent pas trop durement traités ; mais après sa mort, et à l'avènement de Georges Ier, les whigs mirent la conduite des jacobites sous les yeux du nouveau roi, qui les poursuivit pour tout leur passé et les punit comme rebelles, à cause de leurs preuves d'attachement à la reine Anne. En sorte que des tories furent frappés pour avoir soutenu la cause de Jacques II, et plus tard celle d'Anne, qui, après tout, n'était que celle de Guillaume, ainsi que l'événement le prouva. L'adresse de Godolphin, ministre de la reine Anne, produisit ces effets en apparence contradictoires, mais semblables au fond, puisque les uns et les autres tendirent à diminuer le nombre et la puissance des jacobites.

Au nombre de ceux qui crurent à une restauration sous la reine Anne et se dévouèrent au succès de cette illusion, le père de Nol eut le périlleux honneur d'être compté. On ne l'oublia pas sous le règne suivant. Georges Ier lui enleva la seconde moitié des biens que lui avait laissés Guillaume III, lequel n'avait pas eu le droit de lui prendre davantage. Ainsi deux dynasties avaient achevé la ruine de cette maison et obligé le chef d'un clan considérable à devenir le fermier de celui au profit de qui son domaine était passé. Nol, enfant, avait vu ces terribles vicissitudes. A la mort de son père, spolié ainsi qu'il vient d'être dit, il s'évada du

clan, et trop malheureux pour tenir un rang digne de sa naissance, trop fier pour servir de garde-chasse à quelque officier du roi Georges, il se fit d'abord guide comme Toby, premier degré de la mendicité, puis tout-à-fait mendiant, aimant mieux se dire en recevant l'aumône : ceci est une restitution que ceci est un gain.

Avec l'âge il arriva que la vengeance perdit dans Nol de son caractère héroïque, et que Nol mendia tout simplement parce qu'il n'était propre qu'à mendier. Il ne lui était resté au fond du cœur qu'un sentiment vivace et grand, l'amour pour sa fille Rosemary.

C'est pour elle seule que Nol pleura ses dernières larmes sur la terre en reconnaissant qu'il perdait les cent mille livres sterling qui devaient être le bonheur éternel de son enfant. Et quand, roi lui-même autrefois, roi d'un clan, ayant eu des sujets, une cour, des soldats, il se voyait mendiant, que lui importaient les misères d'un roi dont la race l'avait réduit là ?

Cependant Nol releva peu à peu son front, dégagé de brume, regarda ses haillons, et avec un sourire de pitié pour son ambition d'un instant, il se redressa sur son bâton et dit : — Al-lons chercher ma fille.

Le 19 août 1745, à onze heures du matin, Charles-Edouard entra dans le Glenfinnan. — Personne ne l'avait précédé ; il s'y trouva seul. Au fond de la vallée roulait le torrent qui lui a donné son nom, le Finnan ; et depuis le sommet des montagnes qui entourent ce cours d'eau jusqu'au lac où il va se perdre, il ne s'élevait au dessus du sol, balancées par le vent, que des touffes de genêt. Silencieuse solitude partout. Où étaient donc ces amis en armes que Rosemary lui avait promis ? Où se cachaient-ils ? Pourtant c'étaient bien l'endroit choisi, l'heure convenue. Le prince monta vainement sur des pointes de rochers, sur quelques arbres de haute taille, il n'aperçut que l'espace autour de lui. Le cœur découragé, il s'assit sur une pierre et il pensa avec amertume à sa triste situation. Qui eût vu en lui un roi puissant par sa naissance et ses droits allant reprendre sa couronne au bout d'un siècle d'exil imposé à sa race ?

Deux heures, deux éternités passèrent sur son front méditatif, et rien ne se montra. L'air s'agite. le prince écoute : est-ce le vent dans les arbres ? Le son continue sans se perdre ni diminuer : son oreille devient plus attentive. Il se lève ! ce bruit est répété par tous les échos de la vallée. Edouard s'anime, il espère, il doute encore, il ne doute plus ! c'est le Pibroch, c'est la voix de la guerre, le chant martial et populaire à la fois de Donald Macgillavry. Toute l'Ecosse rustiquement railleuse se personnifie dans cette ballade guerrière sous le nom de Donald Macgillavry, être fictif comme John Bull